

Tous mes Sœurs poussèrent un cri d'indignation, et j'entendis distinctement la voix de ma sœur Wawrzock a qui lui dit : " Enlève notre peau enlève notre chair, brise nos os ; mais nous resterons fidèles à Jésus-Christ et à son vicaire."

A ces mots Siemaszko donna l'ordre aux soldats de nous chasser ; il blasphémait horriblement, et, enragé de colère contre moi, il s'écria : " O sang de chien polonais ! sang de chien varsovien ! je t'arracherai la langue !"

Lorsque nous fûmes près de la porte de l'église, je me jetai aux pieds, non de Siemaszko, mais du gouverneur, en lui demandant avec un accent de douleur indicible la permission de faire nos adieux à Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement. Siemaszko me dit une nouvelle injure ; mais le gouverneur accéda à ma demande. Nous nous précipitâmes dans l'église en sanglotant, et, prosternées devant le Saint-Sacrement, nous priâmes ensemble pendant un instant. " Seigneur, dites-nous, nous voulons ce que vous voulez ; accompagnez-nous, fortifiez-nous, apprenez-nous les mystères de votre Passion, pour que nous ayons la soif et le courage de mourir pour vous."

Nous étions trente-cinq, et, lorsque les soldats reçurent l'ordre de nous chasser de l'église, trente-quatre se levèrent ; la trente-cinquième était restée morte devant le Saint-Sacrement : son cœur s'était ouvert de douleur et d'amour. Cette bonne sœur s'appelait Rosalie Lanszocka, religieuse depuis trente ans ; elle était âgée de cinquante-sept ans.

Au sortir de l'église je me jetai de nouveau aux pieds du gouverneur, en le suppliant de nous laisser emporter un crucifix, pour que la vue de notre Sauveur crucifié nous apprît à porter notre croix. Siemaszko s'obstinait à ne pas nous le permettre ; on avait même arraché de nos mains le crucifix contenant les reliques de saint Basile, qui était en argent et enrichi de pierres fines ; mais le gouverneur nous permit au moins de porter devant nous celui qui était en bois, et dont on se servait dans les processions. Je le portai tout le long du chemin, l'appuyant sur mon épaule gauche. Ah ! que de consolations il nous donna dans toutes les peines de notre marche forcée, depuis Minsk jusqu'à Witebsk ! il était bien lourd, il est vrai, mais bien plus doux encore ! il nous mettait devant les yeux toute la Passion de Notre-Seigneur. Ah ! quelle est profonde la plaie de l'épaule gauche, sur laquelle notre Sauveur appuya la croix en la portant ! Trois os décharnés en sortaient, teints de ce sang précieux qui sauva le monde ! (1)

...Le premier jour on nous fit faire environ quinze lieues ; nous passâmes la nuit dans un village où nous fûmes logées dans des cabanes de paysans dont quelques-uns nous disaient des injures et d'autres s'apitoyaient sur nous et nous offraient même le souper ; mais chacune de nous avait deux soldats qui ne permettaient pas qu'on nous ôsrît quelque chose de cuit.

Après sept jours d'une pareille marche nous arrivâmes à Witebsk. La croix de Jésus-Christ fut notre force et notre soutien. Ce cher crucifix était sur mon épaule jour et nuit, et ma tête reposait continuellement sur les pieds de mon Maître ! Oh ! que ce Maître est doux !...

A Witebsk, on nous mit sous le commandement d'un proto-pape, supérieur d'une espèce de couvent de religieuses schismatiques nommées Czernice (2) auxquelles ont été livrés, six mois avant notre arrivée, le couvent des Basiliennes de Witebsk ; ce couvent, comme tous ceux des Basiliennes en Lithuanie, était sous l'invocation de la très sainte Trinité. Les Czernice, qui encombraient déjà ce couvent, y avaient été transportées du Don et du gouvernement d'Iaroslaff ; c'étaient des femmes grossières et pour la plupart veuve de soldats russes ; nous ne les avons jamais vues prier et travailler. Leurs journées étaient employées à chanter des chansons obscènes, à s'injurier, à se battre jusqu'au sang et à se traîner par les cheveux. A la suite de parilles scènes, leur abesse ou *Igumena*, pourtant une espèce de croise en main, allait sur les lieux et condamnait pour l'ordinaire les deux parties à des prosternations nombreuses devant elle, et à une amende en argent destinée à acheter de l'eau-de-vie dont elles buvaient toutes jusqu'à s'enivrer : ces orgies de tous les jours se terminaient par des chansons et des hurras en l'honneur de l'Empereur Nicolas. C'est ainsi que les Czernice s'acquittent de l'obligation qu'elles ont de prier pour l'Empereur et sa famille, en échange de leur entretien et de la pension de 7 roubles en argent qu'elles perçoivent chaque mois du Gouvernement.

Telles étaient les Czernice que nous trouvâmes à Witebsk dans le couvent des Basiliennes, dont la persécution avait commencé six mois avant la nôtre. Chassées de leur maison, nos bonnes sœurs avaient été entassées dans une seule pièce froide et humide, placée dans la cour des animaux, et là, dépouillées de tout, elles étaient condamnées aux travaux les plus vils pour le service des Czernice. Au moment de cette catastrophe, la communauté des Basiliennes de Witebsk était composée de dix-huit mères et sœurs, sous une sainte abbesse nommée Eusébie Tyminska, avancée en âge ; nous ne l'avons plus trouvée ; elle avait déjà succombé avec quatre autres aux tourments et aux mauvais traitements dont on les accablait. Au moment de notre entrée dans ce lieu de douleur, l'officier qui nous y

avait amenées, en nous déposant dans les mains du proto-pape, qui lui promit de remplir exactement les ordres de Siemaszko à notre égard, voulut aussi lui rendre le restant du peu d'argent qu'on nous avait distribué près de Minsk, et dont il s'était fait l'administrateur ; mais le proto-pape lui dit de le garder pour lui. " Dieu vous le donne, ajoute-t-il, pour récompenser la fidélité avec laquelle vous avez accompagné ces prisonnières." On nous ôta ensuite les fers qui nous attachaient deux à deux, et on nous mis à chacune des chaînes aux pieds, que nous gardâmes nuit et jour durant les sept années que durèrent nos tourments. Aussitôt que nous entrâmes dans la pièce qui devaient nous servir de prison, les treize Basiliennes que nous y trouvâmes se jetèrent à nos pieds tout en pleurs et s'écrièrent : " Nous avons perdu notre mère, nous voilà orphelines ; adoptez-nous pour vos enfants, ô ma-mère ! et nous rendrons ensemble gloire au Seigneur."

Les papes, les Czernice et les gardiens cherchaient à les détourner de cette effusion de cœur par des coups et autres mauvais traitements ; mais ils ne réussirent pas ; nous pleurâmes ensemble, nous unîmes nos prières et Dieu nous consola."

(La suite au prochain Numéro.)

DÉLIVRANCE DE MONSIEUR LEFEBVRE, ÉVÊQUE D'ISAUROPOLIS.

L'amiral Cécile ayant appris à Singapour que Mgr. Lefebvre, évêque d'Isauropolis, nommé récemment par le Pape vicaire apostolique pour la basse Cochinchine, avait été arrêté par ordre de l'empereur de la Cochinchine, et traîné dans les prisons de la ville capitale de Hué-Fo, où il était détenu depuis plusieurs mois sous le coup d'un jugement qui le condamnait à être coupé en cent morceaux, donna l'ordre à la corvette l'*Alcmène* de se rendre sur-le-champ à Touranne pour y réclamer au nom du roi des Français la personne de Mgr. Lefebvre.

La corvette mit à la voile le 16 mai dernier, au point du jour, et le 31 elle laissait tomber l'ancre dans la magnifique baie de Touranne. Le lendemain, le commandant Fournier, du Plan, qui avait fait annoncer sa visite au mandarin de Touranne, se rendait à terre pour remettre une lettre adressée à Tiou-Try, empereur de la Cochinchine, à l'effet de signifier le but de son voyage.

On apprit alors qu'un bâtiment de guerre américain, qu'on a su depuis être la frégate la *Constitution*, avait jeté l'ancre devant Touranne vingt à vingt-cinq jours avant l'arrivée de la corvette française, et qu'il s'était passé à l'occasion de la délivrance de Mgr. d'Isauropolis une série de fait fort burlesques, et qui servent à donner une idée du régime du gouvernement cochinchinois vis-à-vis de ses agens.

La frégate la *Constitution* était venue mouiller Touranne pour renouveler sa provision d'eau. Le lendemain de son arrivée, le commandant reçut secrètement une lettre adressée par Mgr. Lefebvre au premier bâtiment de guerre européen qui paraîtrait dans ces parages. Un Cochinchinois chrétien, domicilié à Touranne, s'était chargé, le cas échéant, de la faire parvenir. Dans cette lettre, l'évêque d'Isauropolis demandait qu'on informât la station française des mers de Chine de sa détention. Le commandant américain conçut l'idée généreuse de poursuivre lui-même l'œuvre de délivrance de Mgr. Lefebvre, et il adressa sur-le-champ une lettre à l'empereur de la Cochinchine pour le réclamer ; mais comme il ne dissimula pas qu'il était américain, l'empereur crut devoir refuser, non sans quelque raison, cette intervention officieuse d'un Américain vis-à-vis d'un sujet français, et il donna des instructions dans ce sens au grand mandarin qu'il chargea de la notification de sa réponse.

En conséquence, dans la conférence qui eut lieu à Touranne, le commandant américain apprit de la bouche même du grand mandarin le refus de l'empereur ; il en fut fort irrité, et, cédant à un mouvement d'importunité, il déclara que les nations européennes et chrétiennes étant sœurs, et dès-lors solidaires les unes des autres, il considérait le refus de l'Empereur comme une injustice, et que le grand mandarin lui-même répondrait corps pour corps de l'évêque français. Il donna donc l'ordre à son escorte de l'arrêter, et de l'embarquer de force dans son canot pour le conduire à bord de la frégate *Constitution*. La garde cochinchinoise, qui était fort nombreuse, resta comme pétrifiée à la vue de cet enlèvement, qu'elle laissa consommer sans opposition aucune.

Quelques jours s'écoulèrent à bord, dans l'attente d'une réclamation en faveur du grand mandarin de la cour et de la reprise des négociations interrompues si brusquement ; mais l'inaction absolue des Cochinchinois trompa tous les calculs du commandant. Sur ces entrefaites, l'empereur, qui semblait se soucier fort peu du sort de son grand mandarin, était occupé (c'était le 10 ou le 12 mai), des grandes évolutions navales de sa flotte de guerre qu'il avait réunie à cet effet à l'embouchure de la rivière de Hué-Fo, sans penser le moins du monde que quelque coup de vent du nord retardataire pourrait bien venir troubler ses projets nautiques. Ce fut précisément ce qui arriva : un enfant du nord vint furieux et comme un véritable trouble-fête disperser les bâtimens de la marine impériale ; les uns s'en furent à la côte, les autres sombrèrent sous voile ; la majeure partie trouva un abri dans la rivière ; quelques-uns gagnèrent le large, et deux de ces derniers parvinrent à entrer dans la baie de Touranne ; mais il n'avaient échappé au danger de la mer que pour trouver pis peut-être ; en effet, la frégate américaine s'en empara et les fit umariner, à l'aide de ses embarcations.

(1) On sait qu'en Allemagne et dans les pays slaves les pieux catholiques honorent par une dévotion spéciale la plaie qu'ils supposent avoir été faite à l'épaule de Notre-Seigneur par le poids de la croix que ces bourreaux l'obligèrent de porter avant de l'y attacher.

(2) Les *Dames Noires*, à cause de leur costume.